



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

LORSQUE l'on parlait autrefois du goût qui distinguait les modes de Paris, on n'entendait citer que les formes des chapeaux et des bonnets. Aujourd'hui le raffinement du luxe s'est étendu presque sur tous les alentours de ces jolis chiffons qui servent de modèles à toutes les modes de l'Europe. Les abords d'un atelier de modistes ressemblent à des petits temples entièrement décorés sous l'influence de la coquetterie à laquelle ils sont consacrés. Ce sont des glaces dont le teint, habilement choisi, reflète toujours d'une manière gracieuse les traits ou la tournure; ce sont des draperies qui ménagent un jour favorable à la beauté, ou des ornemens qui, par une adroite combinaison, font ressortir avec avantage les objets qu'on vient voir. Tout cela a tellement de puissance sur l'imagination, qu'il n'est plus de femmes distinguées qui oseraient maintenant aller choisir un chapeau dans un

magasin *en montre*. Il faut monter au premier étage, traverser d'élégans salons, s'asseoir sur de riches tissus et fouler aux pieds les tapis d'Aubusson, pour se trouver dans un des magasins qui ont la vogue aujourd'hui, et essayer en toute sécurité les modes qui nous plaisent.

Parmi tous les nouveaux établissemens qui ont compris ce luxe, on pourrait distinguer les magasins de M<sup>me</sup> Angelle, dont la charmante organisation d'appartemens s'accorde parfaitement avec la fraîcheur et le bon goût des modes qui s'y trouvent. Le succès des articles qui ont été confectionnés chez elle cet hiver, est le garant du choix distingué qui s'y offrira aux approches de Longchamp. Les plus jolis tissus, les ornemens les plus recherchés, des coupes gracieuses, sont les élémens employés par M<sup>me</sup> Angelle\*, pour assurer la réussite de ses modes et leur donner une publicité trop avantageuse

\* Rue de Choiseul, n° 15, en face des magasins de Delisle.



pour qu'elle ne soit pas appréciée par toutes les femmes élégantes.

— Les corsets mécaniques, dont nous avons plusieurs fois cité les avantages, viennent d'obtenir le succès le plus irrécusable par l'adoption qu'en a faite M<sup>lle</sup> Taglioni. Lorsque la taille la plus gracieuse qui ait existé de nos jours, lorsque les formes les plus souples, les plus élégantes se soumettent à ce nouveau genre de corset, il ne doit plus rester de doute sur la perfection qu'il présente. La célèbre artiste qui l'a favorisé de son choix, devait plus que tout autre au monde apprécier l'avantage d'un corset qui, sans gêner la grâce des mouvemens, peut, à la plus légère pression qu'il cause, se délasser instantanément. Cet exemple sera un encouragement pour toutes les femmes qui comprendront parfaitement l'utilité et l'agrément de porter désormais un corset à la Taglioni.

A cette occasion, nous rappellerons aussi que M. Josselin, inventeur de ces corsets, en a adjoint d'autres du même genre, mais d'une combinaison beaucoup plus simple, et par conséquent convenables à un plus grand nombre de fortunes. Ce sont des corsets qui se délassent aussi instantanément, mais par le seul retrait d'une aiguille en baleine. Ceux-ci conviennent surtout dans les pensions et aux jeunes personnes dont la croissance exige souvent des changemens dans leurs habillemens et nécessite plus d'un corset par année.

— Les corsets à la Taglioni se trouvent chez MM. Josselin, Pousse et C<sup>ie</sup>, rue Bourbon-Villeneuve, n° 28, vis-à-vis celle de Saint-Philippe.

— Les formes *bibis* sont, à ce qu'il paraît, tout-à-fait abandonnées ce printemps. La passe des chapeaux s'agrandit et s'arrondit un peu en descendant très-bas sur les joues. Les calottes sont toujours petites, mais formant moins le pain de sucre.

— Le velours épinglé se porte encore beaucoup. Les chapeaux faits en cette

étoffe dans les nuances rose et vert-pré, sont très-jolis. On les orne d'un bouquet de jacinthe sur le côté. Les mentonnières sont toujours de mode.

— Nous avons vu des chapeaux de velours vert-chou ornés de mentonnières en blonde noire, et d'une grande plume frisée dont la crête était noire et les bords verts. Les rubans de gaze verte brochée en noir.

— Pour chapeaux, le *poux de soie* est employé de préférence à la moire. On fait déjà beaucoup de capotes en crêpe. La plupart se doublent en satin. Ce sont des toilettes demi-hiver et demi-été.

— Les magasins en vogue s'occupent seulement à composer les modes de Longchamp. On sait que ce n'est qu'aux derniers momens qu'on peut recueillir des nouveautés dans les magasins de MM. Herbaut, Céliane, Simon, etc. Tout ce que l'on peut assurer, c'est que les couleurs les plus à la mode seront le vert-pré, le lazulis, le lilas des Indes, et que l'on portera beaucoup de rubans en gaze glacée et brochée.

— M<sup>mes</sup> Minette, Palmyre, Victorine, enfin toutes les hautes réputations en modes, travaillent à faire reparaitre les volans sur les robes d'été. Comme ces noms font autorité chez toutes les couturières de Paris, il est à présumer que nous verrons beaucoup de robes garnies. Du reste, pour ne pas abandonner le système de rétrograder vers les toilettes antiques, on fait déjà des jupons garnis d'un haut volant, destiné à être porté sous une redingote ouverte. Les robes de dessous sont en moire ou gros de Naples rose ou paille, garnies d'un volant de mousseline brodée, et la redingote en mousseline brodée tout autour. Ces costumes sont fort élégans. Nous en avons vu plusieurs.





## BAL D'ENFANS.

Non, rien dans les magnificences royales des Tuileries, rien dans les richesses des salons de Paris, rien dans les fêtes dont cet hiver a été si prodigue, n'est comparable au coup-d'œil d'un bal d'enfans costumés. Là, point d'étiquette, point de raideur, pas d'ennui officiel, pas de faux semblant de plaisir; tout est joie naturelle, bonheur sincère, jouissance sans contrainte et sans arrière-pensée. Tous ces petits acteurs s'amusez sans se douter qu'ils sont pour les grandes personnes qui les entourent, le plus divertissant de tous les spectacles.

Plusieurs de ces charmantes réunions ont eu lieu cette année à Paris; on cite celle qui a égayé les appartemens de M. Orfila. Témoin d'une délicieuse soirée de ce genre, chez le gérant de l'un de nos journaux politiques, je ne résiste pas au plaisir d'en tracer l'esquisse; ce n'est pas seulement un agréable souvenir que j'écris pour moi, c'est un exemple que je propose à nos lectrices; je leur promets, en toute assurance, qu'elles se trouveront bien de l'avoir imité.

Les invitations étaient pour sept heures; j'arrive le premier, j'attends long-tems; sans doute les diners, les affaires des papas, les soins de la toilette des enfans, peut-être les apprêts de la coquetterie maternelle, causent une heure de retard. Enfin les petits invités se présentent; la maîtresse de la maison, jolie petite fille de cinq ans, vêtue d'un élégant costume oriental, reçoit son monde, et offre un bouquet à chaque danseuse. Je vois défiler successivement, et entrer dans un petit salon d'attente, des bergères, des poissardes, des malins, des paysannes de divers pays, des matelots, des pierrots de toutes les couleurs; une petite Alsacienne dans toute l'exacritude du costume national, des Bernoises, une marchande de balais, un Montagnard écossais, un petit

Savoyard, deux marquises poudrées et mouchetées, enfin une mariée de deux ans, avec le bouquet de fleur d'orange, la robe de satin et le voile blanc, portée par son papa, et déposée au milieu de la petite foule. La société était presque au complet; on passe alors au grand salon: c'est la salle de spectacle. Des banquettes douces et commodés forment le parterre, et reçoivent le public de deux à douze ans, les héros de la fête. Les grandes demoiselles et les mamans occupent des fauteuils rangés en arrière. Le fond est garni par les hommes qui restent debout.

On éteint le lustre et les bougies; grande sensation: quelque mioches pleurent, on les emporte; d'autres s'échappent de leurs bancs pour voir les choses de plus près. Un grand rond blanc se dessine sur une toile; l'orgue de Barbarie joue l'ouverture; le premier acte commence, c'est M. le Soleil, M<sup>me</sup> la Lune, ensuite tous les trésors de la lanterne magique démontrée dans ses détails, par un cicérone possédant toute la pureté du véritable accent auvergnat. L'assistance l'écoute religieusement, et jette de loin en loin des cris d'admiration ou de joie; mais la gaité n'est pas soutenue: il fait trop sombre; on ne rit pas bien quand on ne voit pas clair.

La lumière revient; dans un angle du salon un théâtre a été dressé; la toile est levée. En avant de la scène, l'orchestre se tient debout, représenté par un violon accordé à faux et joué de même; cette condition est de rigueur. Tout-à-coup paraît Polichinelle, salué par les: Ah! ah! de tout l'auditoire en miniature. Ce drame antique, véritable source du drame moderne qui lui a pris la crudité de ses moyens, en substituant seulement le poison ou la dague aux coups de bâton, et qui lui doit l'exhibition audacieuse des instrumens de supplice, car la potence y joue un rôle admirable; ce drame m'intéresse toujours au plus haut degré; je n'ai pas à me reprocher d'avoir passé une



seule fois devant des marionnettes sans m'y arrêter. Quant à l'impression produite sur les enfans, par cette histoire si vive, cette action si énergique, et ce bizarre langage de Polichinelle, elle est indicible ; il faut voir la petite assemblée accompagner chaque bastonnade d'un éclat de rire ; maudire la méchanceté de ce vilain homme qui fait du mal à tout le monde, même à son petit enfant qui n'a d'autre tort que de pleurer, parce que sa maman l'a quitté ; sauter par un mouvement électrique, à chaque aboiement du chien, enfin trépigner de joie et applaudir avec transport quand le diable fait justice de tous les méfaits de Polichinelle. L'agitation, les questions, les commentaires, continuent long-tems après la chute du rideau.

Au spectacle succède le bal ; le coup-d'œil en est ravissant ; rien n'est plus plaisant que ces invitations enlevées cavalièrement, ou présentées avec une gauche niaiserie ; ces contredanses, dont la moitié des acteurs ignore la marche et bouleverse les figures, et où les plus grands donnent la main aux plus petits, ou bien les poussent vivement pour leur apprendre à danser ; ces petits airs coquets des unes, ces bonds et cette gaîté folle des autres, ce mélange de petits personnages que l'on voit s'agiter bruyamment au-dessous de soi. La contredanse est terminée ; le cavalier laisse sa danseuse où elle se trouve, peu lui importe ce qu'elle deviendra ; sa maman ou sa sœur la reprendra si elle en a envie. Entre un domestique avec les rafraichissemens ; on court, on se précipite vers lui, tous les petits bras sont tendus à-la-fois, toutes les petites voix demandent ensemble, c'est à ne pas s'entendre ; on dirait vraiment des habitués des grands bals. Les parens interviennent ; on distribue les comestibles. Un petit paysan est parvenu à se faire donner une large part ; son papa vient la lui rogner, il obéit ; mais il a suivi des yeux le chemin du plateau ; il s'esquive avec le do-

mestique, et peu d'instans après on le trouve installé au buffet, se faisant servir tout ce qui lui convient, narguant les coliques et les indigestions.

On joue l'air du galop : toute la petite nation se met à sauter ; les plus grands suivent le mouvement ; les petits, enfermés dans un cercle étroit, poussés et repoussés, pivotent sur eux-mêmes à contre-mesure ; c'est un pêle-mêle de couleurs, de tailles, de physionomies, de costumes, de cris, qui forme le tableau le plus bizarre, le plus gai, le plus pittoresque. Quel sujet pour le pinceau fin et gracieux de C. Roqueplan !...

Mais, onze heures sonnent ; les yeux commencent à devenir petits, on bâille ; les plus jeunes demandent à partir ; les mamans les enveloppent sous leurs manteaux, sans crainte de chiffonner les toilettes auxquelles le bal a déjà enlevé la moitié de leur fraîcheur. On part, après avoir mangé un dernier gâteau, et bu un dernier verre de sirop. Peu à peu la salle se dégarnit ; les plus intrépides résistent au sommeil qui les saisit sur les banquettes ; une petite poissarde, d'une figure angélique, tombe endormie sur un canapé ; ses compagnes lui font des niches pour l'empêcher de dormir ; elle n'a plus la force de s'en apercevoir. Enfin, à minuit, la petite population s'est écoulee. A son réveil, que de souvenirs lui reviendront, et combien de fois elle parlera du joli bal costumé !

## SALON DE 1833.

En entrant dans le grand Salon, une des premières toiles qui frappent vos regards, est *le Rêve d'Amour*, par M. Guichard. Au premier coup-d'œil, on croit assister à une de ces scènes inachevées où Byron traduit si poétiquement ses souvenirs d'Orient ; une jeune femme, une odalisque, est mollement endormie dans sa couche, sur le bord de laquelle est



assis incliné, dans l'attitude de la contemplation, un giaour, en costume du quinzième siècle, tandis que, derrière, sort du rideau entrouvert d'un pavillon, un Turc au regard méfiant et jaloux, la main sur la garde de son poignard. Voilà la partie positive du sujet; c'est dans le fond, au-dessus de la tête de la belle endormie, que se trouvent placées les figures fantastiques, les songes qui charment les sens de la jeune femme, pendant qu'un drame terrible l'attend à son réveil...

M. Ziegler a exposé deux tableaux, dont le premier représente Giotto dans l'atelier de Cimabué, sujet simple et simplement exprimé. On sait que Cimabué, créateur de la peinture en Italie, ayant trouvé le Giotto dessinant sur le sable les chèvres qu'il gardait, emmena le jeune pâtre dans son atelier pour lui enseigner son art. M. Ziegler a choisi le moment où Giotto vient de quitter son manteau, et, vêtu de sa peau de bouc, s'est mis à feuilleter un manuscrit orné de miniatures. Les merveilles qu'il découvre sont pour lui la révélation de cet art dont il n'avait encore éprouvé que l'instinct. Cimabué contemple son élève; et jouit de sa surprise et de son admiration.

Le second tableau de M. Ziegler représente un épisode de l'histoire de Venise, la mort de ce doge Foscari, dont les malheurs fournirent à lord Byron le sujet d'un de ses poèmes dramatiques. Jacques Lorédan, après avoir suscité contre le vieux doge toutes les persécutions que pouvait inspirer une âme italienne, le serment de payer la dette d'une vengeance héréditaire, parvint à le faire déposer. Foscari se résigna à cet affront fait à sa vieillesse, comme il s'était résigné autrefois à la mort de son fils; mais lorsqu'il entendit sonner la cloche qui annonçait l'installation de son successeur, son émotion fut si forte qu'il en mourut. Le peintre a choisi le moment où le vieillard vient de tomber au milieu de ses amis et de sa famille en rentrant dans sa maison.

M. Boulanger, élève de M. Ingres, a peint une scène de la vie de Nicolas Poussin, qui eut à dix-neuf ans la velléité de s'engager. L'expression des têtes se trouve très-finement touchée.

Le grand tableau de M. Court, *Boissy-d'Anglas saluant la tête de Féraud*, a frappé. Voici l'épisode que l'artiste a voulu peindre :

« Le 1<sup>er</sup> prairial an III (20 mai 1795), la convention nationale fut attaquée par une troupe de furieux dont le cri de ralliement était : *Du pain et la constitution de 93* ! Le député Féraud, après avoir vainement tenté de repousser les assaillans, fut tué par-derrière d'un coup de pistolet, comme il s'élançait à la tribune pour secourir le président, dont la vie était menacée. Son cadavre fut mutilé; sa tête, séparée du tronc, placée au bout d'une pique, fut rapportée quelques instans après et élevée en face de Boissy-d'Anglas, qui occupait alors le fauteuil. Au milieu des vociférations de la horde furieuse qui l'entoure, et dont les coutelas et les pistolets menacent sa poitrine, il garde toute sa fermeté, et voulant rendre un hommage à son infortuné collègue, il se lève et se découvre avec respect devant cette tête sanglante. »

Le *Raphaël au Vatican*, de M. Vernet, présente des beautés de premier ordre; mais il a tous les défauts et non toutes les qualités du maître. Le sujet est tiré de la *Vie de Raphaël*, par M. Quatremère de Quincy :

« Michel-Ange rencontrant Raphaël dans le Vatican avec ses élèves, lui dit : Vous marchez entouré d'une suite nombreuse, ainsi qu'un général. — Et vous, répondit Raphaël au peintre du *Jugement Dernier*, vous allez seul comme le bourreau.

Il y a du talent, de composition et de peinture, dans la scène de la *Saint-Barthélemy* de M. R. Fleury. L'artiste a choisi le moment où Brion, gouverneur du prince de Conti, est assassiné dans les bras de son élève. En général les poses et les



physionomies de ce tableau sont forcées ; mais M. Fleury n'a fait qu'outrer l'horrible de cette scène sans être ridicule , et cela prouve au moins qu'il n'est point au-dessous d'un sujet que le mouvement dramatique rend fort difficile. La tête de Brion est belle, mais beaucoup trop grave ; le calme et le sang-froid y sont outrés comme les sentimens violens dans les autres physionomies , dans celle du jeune prince ; par exemple, qui crie comme un enfant tétu.

Quoi qu'il en soit , cet ouvrage fait plus d'honneur à M. Fleury, que sa *Lecture chez M<sup>lle</sup> de Sévigné* et sa *Miss Gren-wilt*.

Nous devons distinguer encore parmi les tableaux historiques, les *Adieux de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, à ses enfans*, par M<sup>me</sup> Rude Fremiet. Ce n'est pas que cet ouvrage soit traité d'une manière supérieure ; mais il y règne un sentiment de poésie vraiment remarquable ; et, avec un peu moins de mollesse, l'auteur, qui dessine bien et semble posséder à un assez haut degré l'intelligence de la peinture et de la couleur, se placera, arrivera au premier rang parmi les femmes peintres.

M. Al. Hesse, qu'on dit tout jeune encore et à son début, a révélé un grand talent et une source de belles inspirations dans son *Convoi du Titien*, pendant la peste de Venise. Ce tableau, remarquable de conception, de composition, de dessin, de peinture, de couleur et d'expression, tient beaucoup de la manière de Paul Véronèse pour le fond de ciel et d'architecture, et à celle du Titien pour les draperies, les tons de chair et l'expression des physionomies.

## DE BÉRANGER.

M. de Béranger fut toujours fidèle à son caractère. Les commencemens de sa

carrière chantante portaient encore les signes d'une grande incertitude de vues , et d'un mélange d'âges divers. Après une enfance heureuse et cultivée, il connut la misère : mais jamais tems de sa vie n'a laissé des traces plus brillantes, des sentimens plus délicieux et plus tendres. Le cœur du poète s'ouvrait alors , et ni la pauvreté, ni les privations n'altérèrent sa sensibilité. Déjà depuis quelque tems il était tourmenté par son talent, qui cherchait un essor. Il rêvait les poèmes, les odes, la comédie : la pauvreté lui fit rêver l'action et les voyages. Le mêlant au peuple, qu'il apprit alors à connaître, elle le détacha du monde factice, et lui fit trouver les émotions de poète dans leur vérité. Cependant la chanson qu'il avait prise d'abord comme un délassement, devenait insensiblement son amour, son bonheur, son ambition, son univers : elle fit sa gloire et rendit son nom européen.

Si nous parlons de M. de Béranger, nous dirons que l'amabilité qui vous enchante dans ses écrits se retrouve en lui. Il se plaît à porter sa gaité dans l'intimité, à descendre, à se délasser, montrant de la bonhomie, disant des folies, parlant de sa jeunesse, de sa manière de travailler, jouissant de sa popularité plus que du reste, s'intéressant à toutes les questions du tems. Plus d'une belle femme a recherché cet amant des grisettes. Quelque chose de bon, mais de satirique, de fin et de redoutable, en font, dans sa coquetterie et dans son abandon, un homme charmant, dont rien ne peut rendre la conversation et l'empire.

M. de Béranger n'a jamais rien publié de plus beau, de plus soigné, de plus complet que son nouveau recueil. Chaque journal en a cité une chanson différente, en prétendant qu'il citait la plus belle. C'est au moment où notre poète est le plus à regretter, qu'il vient nous dire un triste adieu, que nous n'acceptons pas. Nous espérons que sa voix



se fera encore entendre, puisqu'il nous dit :

Paris, adieu ; je sors de tes murailles.  
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.  
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,  
Et sa piquette échappe à tes impôts.  
Puissé-je ici veiller exempt d'orage ;  
Et, de l'oubli près de subir le poids,  
Comme l'oiseau dormir dans le feuillage  
Au bruit mourant des échos de ma voix.

### Le Bill des Culottes.

Le parlement d'Angleterre joua devant toute l'Europe une farce politique dans la discussion qui s'éleva à l'occasion du costume des milices américaines. Ces soldats de nouvelle levée portaient un habillement qui déguisait assez mal leurs formes ; une caricature, que l'on vendait de tous côtés à Londres, avait fait remarquer que cette presque nudité leur donnait beaucoup de ressemblance avec le corps des montagnards écossais au service de l'Angleterre. Cette troupe rustique et valeureuse n'avait, comme elle n'a encore aujourd'hui, pour tout habillement, depuis les hanches jusqu'aux pieds, que des brodequins à la grecque, et un tonnelet qui flottait autour de la ceinture. Très scandalisés que des sujets de S. M. Britannique eussent quelque chose de commun avec les rebelles, plusieurs membres du parti de la cour proposèrent au parlement, pour remédier à cet inconvénient, un bill, que les plaisans nommèrent le *bill des culottes*. Depuis la fameuse discussion ouverte dans le sénat romain pour savoir à quelle sauce on mettrait le turbot de Domitien, aucune assemblée délibérante ne s'était occupée d'un aussi grave objet. Seulement on doit remarquer que nous n'avons qu'un poète, et un poète satirique, pour garant du premier fait, tandis que les journaux anglais attesteront l'autre à la

postérité. Sir Philips Jennings Clerke fut un des orateurs qui appuyèrent le plus fortement le bill proposé. Il rappela que déjà, sous le règne de Georges II, un autre bill avait ordonné aux montagnards écossais de porter des culottes ; mais, comme en Angleterre on n'est jugé que sur la lettre de la loi, les montagnards portèrent leurs culottes sous le bras ou sur leurs épaules, et bientôt le bill fut oublié. Sir Clerke repréenta vivement la nécessité de le remettre en vigueur. Il invoqua, dans sa péroraison, la morale, la décence, et demanda enfin que, « si l'on jugeait que l'habitude de voir des gens si peu vêtus mettait suffisamment à l'abri la pudeur des dames écossaises, du moins, en-deçà de la Twed (rivière qui sépare l'Écosse de l'Angleterre), rien ne devait blesser les plus chastes regards. » L'avocat des culottes fut vigoureusement réfuté par le marquis Graham. Ce seigneur attaqua le bill comme contraire « au privilège acquis aux anciens Calédoniens par la prescription la plus immémoriale. » Il fit valoir l'aversion innée de ce peuple fier pour toutes sortes d'entraves ; il démontra combien cette mesure était impolitique, et quelles révoltes, dans beaucoup de pays, avaient suivi les changemens qu'on avait voulu établir dans les costumes ou les vêtemens de leurs habitans. Cette fois, l'expérience des siècles ne fut point perdue ; et, après plusieurs séances où toutes les raisons pour ou contre furent mûrement examinées, au grand scandale des rigoristes, et malgré les vœux secrets des tailleurs, le *bill des culottes* fut rejeté, et les montagnards écossais maintenus dans l'antique privilège de combattre au grand air, les ennemis de la Grande-Bretagne.

(LE PERROQUET DE LONDRES.)



BULLETIN LITTÉRAIRE.

M<sup>lle</sup> Félicie d'Ayzac publie un recueil de poésies intitulé *Soupirs Poétiques*. Les vers de M<sup>lle</sup> d'Ayzac sont harmonieux et sont trop souvent l'écho fidèle de ceux de M. de Lamartine. Les jeux floraux ont couronné déjà plus d'une fois cette jeune muse.

— Les *Chroniques du Jour des Morts*, par M. Labutte, viennent de paraître chez M. A. Ledoux. Ce roman a de l'intérêt et du style.

— M. Levavas seur va publier les *Mémoires de M. Desmarets*, chef de la police sous tous les ministères qui se sont succédés pendant le Consulat et l'Empire. On pronostique beaucoup de succès à cet ouvrage.

— Le tome premier du *Livre des Conteurs* a été remarqué par sa composition littéraire. Les noms de MM. Saintine, Ancelot, J. Janin, E. Sue et Jal, en ont fait la fortune. MM. Michel Raymond, le comte de Peyronnet, Schœlcher, Jacob Langlé et Charles Nodier, assurent le succès du second tome. C'est le moment où tous les hommes d'imagination se cotisent pour amuser le public. On regrette pourtant de voir ainsi tant de grands talens s'éparpiller partout en petite monnaie. Cette manie des petits articles arrête l'essor des fortes pensées. — Tout l'esprit s'emploie en nouvelles, en petites scènes, en attendant que l'heure de la justice sonne enfin, pour que les génies de l'époque se remettent à une grande œuvre. Jusque-là, admirons donc le *Livre des Conteurs*, le *Capucin*, le *Loup-garou*, l'*Ame en peine*, etc.

JOURNAL DES TAILLEURS,

Boulevard des Italiens, N° 2 L,

CONTRE LE PASSAGE DE L'OPÉRA, A PARIS;

Et chez tous les Directeurs de Postes des départemens.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

3 mois. 6 mois. 1 an.

Pour Paris et les Départ. . . 6 fr. — 11 fr. — 20 fr.

Pour l'Étranger. . . . . 7 — 13 — 24

Le *Journal des Tailleurs* paraît les 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois, et est accompagné d'un dessin de costume et d'une planche de patrons exactement réduits à l'échelle d'un dixième. Le numéro du 16 a de plus une planche de coupes de différents genres.

Les lettres et l'argent doivent être adressés franc de port.

Les abonnemens se paient d'avance, soit par des bons sur la poste ou des mandats payables à Paris.

EAU MERVEILLE. — L'eau Merveille de BRESCON, la seule reconnue contre la chute des cheveux, qui les fait croître et les empêche de blanchir, se trouve toujours chez M. LETELLIER, Coiffeur, qui en est le dépositaire, boulevard de la Madeleine, n° 1. Un dépôt de cette eau vient d'être établi rue du Four-Saint-Germain, n° 82; à Rouen, Grande rue, n° 56. Prix de la bouteille: 6 francs. Aux mêmes adresses, on se procure le LILUM-ROSA, déjà si avantageusement connu pour l'embellissement de la peau, et si agréable en gastronomie. Une seule cuillerée suffit pour aromatiser une crème et la rendre délicieuse.

— CRAYONS-DOLLINGEN, POUR DESSIN, ARCHITECTURE ET BUREAUX, à 1 fr. 75 c. la douz. Ces Crayons, divisés en cinq degrés de dureté, avantageusement connus par nos premiers artistes, se trouvent, à Paris: chez Susse, Papetier de S. M. la Reine des Belges, Place de la Bourse.

Les demandes par écrit (franco), à Z. DOLLINGEN, rue du Roi-de-Sicile, N° 40.

Crayons mine anglaise, de chacun des sept numéros de Brakmann, à 3 fr. 50 c. la douzaine. — Crayons de toutes mines à 3 fr.

A ce Numéro sont jointes les planches 961 et 962.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N. 2<sup>e</sup> près le passage de l'Opéra  
*Costume de Mariée.*  
 Robe en Brocard de Soie l'effort écrivain par M. Narcisse rue neuve  
 des Mathurins N. 31.



L  
depi  
cèle  
On  
gibo  
la to

—  
cher  
gris  
man  
cein  
mén  
ser  
man  
qu'i  
rose  
l'aré

—  
des  
ont  
mais  
Un  
le c